Ananias Léki Dago : "Etre là où les choses sont fragiles..."

Ananias Léki Dago est un photographe ivoirien, né en 1971, et grand adepte du Leica.
Après dix ans d'absence de son pays - à la suite de la crise ivoirienne qui l'a contraint à s'exiler en France mais qui lui a donné néanmoins la possibilité d'expérimenter et de séjourner longuement dans d'autres pays africains - il revient enfin en Côte d'Ivoire avec de nombreux projets personnels et collectifs.
Une exposition d'envergure - « Ananias Léki Dago, Afropolitain » - qui se tient actuellement dans deux institutions d'Abidjan, la fondation Donwahi et le Goethe Institut, et qui est accompagnée de rencontres et d'un workshop avec de jeunes étudiants, marque à la fois un temps de réflexion et fait le point sur vingt ans de pratique photographique. Nous avons posé quelques questions à Ananias Leki Dago à propos de l'une des séries exposées : "Shebeen Blues".

Q : D'abord quelques mots sur votre parcours. Vous êtes passé par l'Ecole des Beaux-Arts d'Abidjan pour vous former, n'est-ce pas ?

R : C'est exact, c'est à l'Ecole des Beaux-Arts d'Abidjan que j'ai été formé. Ma réflexion en tant que photographe est partie de là car c'est à cet endroit que j'ai pu échanger avec d'autres personnes et amis qui travaillaient dans les ateliers de sculpture, de peinture et d'architecture. Je pense par exemple à mon ami Jems Koko Bi, le sculpteur ivoirien. Je me suis intéressé rapidement à autre chose qu'à la seule photographie. J'ai grandi dans cette atmosphère et cela a participé à la constitution de mon bagage intellectuel et artistique. C'est d'ailleurs ce type d'échange et de discussions que nous essayons de mettre en place actuellement dans le workshop que je dirige avec de jeunes photographes.

Q : Le titre de l'exposition se réfère à vous en tant qu'afropolitain. Pouvez-vous développer un peu cette idée ?

R : C'est une réflexion qu'a apportée Franck-Hermann Ekra, qui est critique d'art. L'exposition présentée à la fondation Donwahi porte sur trois villes africaines que j'ai explorées de 2006 à 2012 : Johannesburg, Nairobi et Bamako. Cela fait référence à mon attitude de nomade qui se positionne dans un environnement urbain en Afrique, ainsi qu'aux identités plurielles des villes africaines.

Q : Vous avez travaillé dans les shebeens en Afrique du Sud. Lorsque vous êtes arrivé à Johannesburg, il y avait sans doute une myriade de sujets qui auraient pu attirer votre regard, qu'est-ce qui a fait que votre choix se porte sur ces lieux ?

R : Je suis allé une première fois en Afrique du Sud, armé de mon Leica, en 2006. Un jour, Andrew Tshabangu, un photographe sud-africain, m'a fait "visiter" Soweto. Soweto est très vaste et, à un moment, nous avons eu soif. Andrew m'a dit alors : "Je vais te faire découvrir un shebeen". Je ne savais pas jusque-là ce qu'était qu'un shebeen. Nous sommes rentrés, c'était l'arrière-cour d'une maison, les gens étaient assis, les murs vétustes m'ont paru remplis d'histoire. Certaines personnes - bien imbibées d'alcool- avaient des visages marqués. Une beauté certaine se dégageait de leurs traits. Je trouvais le lieu très photogénique aussi. Mais au-delà de ce qui pouvait m'attirer du point de vue visuel, je me suis intéressé au fond de la question : c'était quoi un shebeen, au juste ? Au fil des échanges, j'ai compris que les shebeens, des sortes de bouis-bouis, étaient des lieux que les gens des townships s'étaient inventés parce que les populations noires n'avaient pas le droit de boire de l'alcool. Puisque l'être humain a besoin de se prélasser, ils ont créé des lieux informels, clandestins afin de se retrouver et réfléchir sur leur condition. "Shebeen" est un mot irlandais qui désigne des lieux illégaux de vente d'alcool. Ces alcools étaient fabriqués à cette époque par des femmes que l'on appelait alors les shebeen queens. Les gens se retrouvaient là à la fois pour boire et se détendre dans le dos du pouvoir, mais aussi pour se poser des questions quant à leurs préoccupations, les problématiques liées à leur culture, à la société, à la politique. D'ailleurs, des acteurs politiques et des activistes comme Nelson Mandela, Miriam Makeba, mais aussi des écrivains et journalistes, ont développé leurs réflexions dans les shebeens. Ils venaient là pour redéfinir leur identité culturelle à partir de problématiques sociales et politiques. Ainsi, les shebeens ont été en quelque sorte le réceptacle de cette énergie qui a provoqué le renversement du régime répressif pendant l'apartheid. Toutefois, le revers de la médaille, c'est que nombre de personnes,

sous le coup de la frustration, ont développé de mauvaises habitudes avec l'alcool. Les shebeens ont ainsi détruit beaucoup de familles noires dans les townships.

Je me suis intéressé pour ma part aux shebeens dans la période post-apartheid, pour voir ce que sont devenus ces lieux historiques de nos jours. Aujourd'hui, ce ne sont plus des lieux illégaux, l'alcool est autorisé pour tout le monde. Dès lors, quel serait mon ressenti, moi qui suis étranger à cette histoire ?
J'ai appelé le livre qui est sorti de ce long projet *Shebeen Blues* (NDR : édité en France par les éditions **Gang** en 2010 + **hyperlink http://www.editions-gang.com/**). Il se dégage de ces photos ce que j'ai éprouvé de ma rencontre avec les gens qui les fréquentent. Les shebeens peuvent être pourtant très bruyants mais mon regard a été teinté d'un sentiment de solitude. C'est certainement dans cet état que j'étais quand je suis allé vers ces lieux.

Q : Est-ce que cette dimension politico-culturelle dont vous parlez pour la période de l'apartheid est encore présente, vivante, dans les shebeens de nos jours ?

R : Les conditions ont changé, on n'est plus frappé par l'apartheid. Quand le contexte change, les données aussi changent. Ce n'est plus comme avant, les partis sont officiels, les gens peuvent faire de la politique et les populations noires peuvent aujourd'hui exprimer leur choix vis-à-vis d'un candidat, mais les shebeens demeurent encore des lieux de rencontre où les gens viennent échanger, boire, se réjouir, se divertir.

Q : En regardant vos images, on s'aperçoit que les visages y sont souvent dissimulés, dans l'ombre, tournés, projetés par des ombres etc. On n'y voit que très rarement des visages en pleine lumière. Je me demandais ainsi si vous pouviez vous exprimer sur cette approche.

R : Les spécialistes pourraient peut-être m'analyser à travers cela... Je ne sais pas exactement d'où vient cela mais quand je prends l'appareil photo, je suis dans un jeu de cache-cache, je suis dans la suggestion. Ma préoccupation de photographe n'est pas de faire des images pour que les gens se reconnaissent, mais plutôt de capter des instants. C'est sans doute ce que Simon Njami définit comme étant des états dans lesquels la fêlure et la fragilité des vies contraignent à regarder au plus près. Et que de son côté Franck-Hermann Ekra qualifie comme étant une esthétique de la fragilité. Etre là où les choses sont fragiles, l'espace où l'on « deal » avec sa fragilité. Cela se traduit bien souvent par des visages qui ne sont pas dévoilés, des silhouettes...
C'est ainsi que j' "en-visage" les personnes que j'observe (rires) !

Q : Un autre élément récurrent dans vos photographies est la présence de fentes, d'ouvertures, de cadres dans le cadre, de fenêtres, de reflets etc. : comme si cela ouvrait sur d'autres perspectives encore...

R : Effectivement, ce sont souvent des images stratifiées qui offrent plusieurs possibilités de lecture. Je m'amuse à des découpages de l'espace, à des constructions dans lesquels je peux introduire des ouvertures pour faire allusion, par exemple, à l'espoir. J'oppose également des formes ou j'insiste sur des lignes : c'est un langage qui suit une logique et veut dire plus que ce que l'on voit à première vue. Il faut prendre le temps de disséquer chaque image, tout comme je prends mon temps pour les faire. C'est un principe de cadrage que j'ai développé au fil de temps. C'est un désordre réfléchi où j'agence plusieurs choses en même temps. J'essaie de dire les choses avec subtilité, de donner à voir les choses avec délicatesse.

Q : Vous avez travaillé pendant trois ans sur ce sujet, ce sont à chaque fois des différents shebeens, n'est-ce pas ?

R : Oui, j'ai parcouru différents lieux. Soweto est immense. Je suis aussi allé aussi dans les sheebens du City Business District de Johannesburg et à Alexandra.

Q : Comment travailliez-vous sur place ?

R : Je m'interroge d'abord avant de sortir mon appareil pour travailler sur un sujet. J'aurais ressenti comme un viol d'apparaître avec mon appareil photo, dans un état de sobriété, et de photographier des gens qui sont, eux, dans un état d'ébriété. Cela aurait été très injuste. Alors, qu'est-ce que j'ai fait ? C'est là où ma démarche n'est pas journalistique : je prends mon temps : j'ai bu, j'ai sérieusement bu, avec les gens à chaque fois que je suis rentré dans les shebeens, nous avons échangé, rigolé, parlé. C'est seulement après cette étape que j'ai pu sortir mon appareil et faire des photos de façon très discrète. J'ai été accepté parce que j'ai obtenu d'eux la clef qui nous a mis sur un terrain d'entente. Je ne peux pas être eux, parce que je ne serai jamais eux mais, au moins, j'ai eu accès à leur espace, à leur intimité, cela m'a permis de les voir dans des moments tels qu'ils apparaissent dans les photos, dans des moments de calme, de réflexions, de fragilité... Toutefois, ces fragilités profondes décèlent une certaine force, une certaine résistance de leur part. Si l'on prend le regard de cette femme, par exemple, son visage est marqué par des traits durs qui en disent long sur son histoire. Derrière, ce mur vétuste, lépreux, en dit long aussi sur l'histoire de ces lieux.

Q : Je suis tombée sur un entretien où vous parliez de votre rapport au Leica. Pouvez-vous développer cela ?

R : C'est l'outil que j'utilise pour m'exprimer, je suis un adepte du Leica et, ce qui est amusant, c'est que l'on pourrait faire un jeu de mots entre mon nom (Léki) et Leica (rires) !
Les trois sujets que je présente à la Fondation Donwahi ont tous été réalisés avec un M6. En effet, quand j'étais un peu plus jeune, je me disais que pour mes 30 ans, je m'offrirais un Leica. Quand j'ai eu 30 ans, je n'avais pas suffisamment d'argent pour le faire, je l'ai eu donc à 33 ans, c'est-à-dire à l'âge du Christ quand il s'est présenté pour faire sa mission. C'est symbolique.

C'est un appareil de grande qualité et très discret. Leica, c'est une manière de voir, c'est toute une philosophie, une école ! On est dans un rapport différent aux choses quand on a un Leica entre les mains que lorsque l'on utilise un reflex. Je travaille sur le vif, je suis au pas de course avec mes sujets, le Leica me correspond donc parfaitement. Son côté silencieux, aussi, parce que je suis soucieux de ma discrétion quand je travaille. Ces quelques points m'ont permis d'embrasser cet appareil qui est entouré de beaucoup de mythe. De plus, c'est un appareil magnifique et une fois qu'on l'a dans la main, on a envie de faire une photo et encore une autre et ainsi de suite !

Q : Quels sont vos projets à venir ?

R : Avec d'autres artistes nous sommes en train de réfléchir à un collectif : "Le texte caché". Par ce travail collectif, notre désir est d'écrire notre propre histoire, d'imposer notre propre esthétique à partir des préoccupations d'ici, pour que nous soyons entendus ailleurs aussi. Nous sommes en train de passer par une phase de réflexion, d'organisation et de regroupement pour créer une synergie de création qui prenne en compte la préoccupation financière également, c'est-à-dire qu'il s'agit aussi de savoir comment nous pourrons générer des fonds et mettre en place des projets qui permettent à l'artiste de vivre. Et l'étape suivante sera celle de poser des actes.
Nous pensons que c'est d'abord à nous de nous définir.